Le magazine du Monde

LE SENS DU DÉTAIL

La veine artistique de JOURNIAC.

Trois visages de profil, hiératiques comme dans un tableau de la Renaissance, se prêtent à un curieux rituel d'onction. Exposée jusqu'au 26 février à la galerie Christophe Gaillard, à Paris, cette photo provient d'une performance de Michel Journiac, *Rituel pour un autre*, qui s'est tenue le 19 juin 1976 à 19 h 30. Ce soir-là, une petite foule s'était réunie à la galerie Stadler pour communier avec le pionnier de l'art corporel. Le maître de cérémonie l'a d'abord invitée à se recueillir autour d'un cercueil d'enfant marqué de son nom. Hommage au décès précoce de son petit frère ou anticipation de sa propre mort ? Il n'en dira rien. Puis l'artiste s'est dénudé le bras et a fait saillir une veine qu'une « infirmière » a piquée pour en prélever le sang. Journiac en a alors barbouillé le visage impassible de ses assistants, avant de verser quelques gouttes sur le cercueil. L'hémoglobine, la liturgie catholique, la transmutation et la mort... Ce vocabulaire subversif était déjà posé en 1969 à l'occasion de *Messe pour un corps*. Journiac, travesti en curé, distribuait à ses fidèles des rondelles de boudin cuisiné avec son propre sang en guise d'hostie. Mais les photos de cette action sont moins efficaces que celles qui immortalisent *Rituel pour un autre*. Isolée en gros plan, la main apparaît ici comme l'élément central d'un dispositif macabre et poétique, qui appelle à la rencontre et au don. Ⓜ Roxana AZIMI

« MICHEL JOURNIAC, LES MAINS », À LA GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD, 5, RUE CHAPON, PARIS 3E, JUSQU'AU 26 FÉVRIER. GALERIEGAILLARD.COM

M Le Magazine du Monde - 19 février 2022
Le Goût
Le send du détail, La Veine artistique de JOURNIAC / par Roxana Azimi / p 70

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD
www.galeriegaillard.com

Ci-contre, exposition de Daniel Pommereulle à la galerie Christophe Gaillard, rue Chapon, à Paris.

Ci-dessous, *Revenant/Cat/Aurelia/Burger-Baron* ([illegible]) de [illegible], une des grandes artistes de son catalogue.

semblait contre-productif. « *Je sentais qu'il ne fallait pas s'agiter, car rien n'allait se passer*, dit-il, depuis son bel appartement de la rue de Thorigny, à Paris. *Lorsqu'on est pris dans la vague, ça ne sert à rien de se débattre.* »
Début avril, toutefois, il retrouve sa niaque et sa foi dans la théorie de l'effectuation, si prisée des entrepreneurs. « *En gros, tu fais avec ce que tu as à faire*, résume-t-il, *et tu tires partie des surprises, car rien n'est inéluctable et, surtout, rien n'est écrit.* » Jusqu'à présent, cette approche à la fois intuitive et pragmatique des affaires lui a plutôt réussi. En 2002, alors qu'il est régisseur à l'Opéra de Paris après avoir exercé ce métier pour l'ensemble Les Arts florissants, Christophe Gaillard se lance comme marchand en chambre. Avec un petit pécule, il ouvre, cinq ans plus tard, une petite galerie de 45 mètres carrés dans le Marais. En 2015, le voilà rue Chapon, dans un espace dix fois plus grand. Entre-temps, de grands collectionneurs comme Antoine de Galbert ou Marin Karmitz ont été séduits par les petits bat-mouches d'un homme capable de disserter en baskets ultrachics autour du philosophe Henri Maldiney comme de commenter, avec sang-froid, les courbes du marché. Sa réputation parvient jusqu'aux oreilles de François Pinault, qui lui achète des œuvres de Tetsumi Kudo, Marcel Bascoulard et Hélène Delprat, qu'il devait exposer cet été à la Pointe de la Douane, à Venise.
Christophe Gaillard préfère voir grand et loin. Au point de s'autoriser une folie en achetant le château du Tremblay, un manoir de 850 mètres carrés à Orgères (Orne). Avant le confinement, il s'y rendait chaque semaine pour superviser le chantier. « *Mais les terrassements ne peuvent se faire qu'avant la saison sèche ou après les pluies. Ce qui veut dire au printemps. On est en plein dedans…* », lâche-t-il. Il le sait, septembre, c'est râpé. Il ouvrira plutôt au printemps 2021. Ce qui ne l'empêche pas d'organiser régulièrement des réunions Zoom avec le paysagiste – « *on a prévu un potager dont une partie en permaculture, un jardin à la française, un truc fou !* » – et de plancher avec son équipe sur la cadence des expositions.
Un détail ne lui a pas échappé : il lui faudra encore trouver de l'argent pour ce projet titanesque. Depuis le confinement, Christophe Gaillard n'a vendu que trois œuvres. Le commerce virtuel, il y croit modérément. Pour ce tactile gourmand, le « *retour au réel* » passe par « *l'alpha et l'oméga du métier de galeriste, la vérité de l'œuvre et la vérité des prix* ». Épargnant sa clientèle numérique, il a lancé, le 21 avril, l'opération « Ça n'a pas de prix », clin d'œil à l'essai *Ce qui n'a pas de prix*, d'Annie Le Brun (Stock, 2018). Chaque jour, il dévoile sur son site Internet (si on s'inscrit sur la *viewing room*), une pièce à vendre, à grand renfort d'images et de citations. Dans une vidéo quotidienne, il explique lui-même la qualité de l'artiste, les tenants et aboutissants de l'œuvre avant de conclure : « *Ça n'a pas de prix.* » Au collectionneur intéressé de fixer un tarif convenable pour les deux parties, façon élégante d'ouvrir la porte à la négociation.
Le présent éprouve les tempéraments, mais l'avenir, Christophe Gaillard en est sûr, ne sera pas apocalyptique. « *Les tabula rasa, les "plus rien ne sera comme avant", je n'y crois pas* », lâche-t-il. Il croit en revanche dur comme fer à l'adage darwinien – « *Ce ne sont pas les forts ni les plus intelligents qui survivent mais les plus aptes à changer* ». Flexible, se promet-il, il le restera. (R.A.)

"Je sentais qu'il ne fallait pas s'agiter, car rien n'allait se passer. Lorsqu'on est pris dans la vague, ça ne sert à rien de se débattre."
Christophe Gaillard

M Le Magazine du Monde - 3 mai 2020
Culture
Christophe Gaillard, marchand / par Roxana Azimi / p. 70-71